

—Qui aurait pu penser que madame Van Baert prendrait tant d'intérêt à ce jeune homme ?

—Ma mère et moi monsieur Quentin, nous sommes convaincus qu'il n'a pas commis le crime affreux dont on l'accuse.

—Je reconnais aussi, mademoiselle, que le crime n'est pas suffisamment prouvé ; si, dans l'instruction, de nouvelles charges ne s'élèvent pas contre cet inconnu, il sera sans doute renvoyé absous. Cependant...

—Cependant vous vous intéressez à lui ? dit Anna avec empressement. Tout à l'heure ne m'avez-vous pas permis de lui envoyer dans sa prison tout ce dont il peut avoir besoin ? Vous avez permis aussi qu'on ôtât les cordes qui gênaient ses mouvements et déchiraient ses membres ; oh ! vous êtes bon, monsieur Quentin, et vous ne refuserez jamais votre pitié aux malheureux.

—Oui, sans doute, mademoiselle, pourvu que cette pitié ne nuise en rien aux devoirs de mon service.

—Seulement en ce cas ? dit Anna en attachant un regard inquiet sur son fiancé : sacrifieriez-vous toujours vos sentiments personnels de générosité aux impérieuses exigences de votre profession ?

—Toujours, mademoiselle, répondit le lieutenant, piqué d'un pareil doute, le devoir doit être plus cher à un soldat que toute considération, que la vie même.

—Vraiment ! reprit mademoiselle Van Baert, blessée à son tour, et d'un ton sec. Eh bien ! si je vous disais, moi : monsieur Quentin, à tort ou à raison, je m'intéresse à ce jeune homme : son innocence me paraît clairement prouvée, et je vous demande, comme une grâce, de lui rendre la liberté ?

—Vous savez d'avance, mademoiselle, ce que je répondrais. Je puis faire à mademoiselle Anna, qui connaît mon affection et mon respect pour elle, tous les sacrifices possibles excepté celui de mon honneur. Si elle a connaissance de quelque circonstance de nature à disculper légalement l'accusé, qu'elle me l'apprenne, ou plutôt qu'elle l'apprenne à M. Van Baert, qui commande ici avant moi ; et si l'explication paraît suffisante à M. le maire, j'aurai grand plaisir à relâcher mon prisonnier ; sinon...

—C'est bien ! reprit Anna de plus en plus blessée ; vous ne feriez aucun sacrifice à une personne que vous dites aimer et ses désirs ne sont pas des ordres pour vous ! Mais voici encore, monsieur, ce que je pourrais ajouter : vous avez sollicité ma main, vous avez obtenu le consentement de mon père et de ma mère, mais vous avez encore à obtenir le mien, et, comme vous m'avez refusé la première marque d'estime et de confiance que je vous aie demandée, vous ne l'obtiendrez jamais.

Quentin, menacé dans ses plus douces espérances, se relâcha de sa gravité habituelle et reprit avec inquiétude :

—Vous êtes cruelle, Anna, et je ne puis comprendre la cause d'un caprice qui me met dans la douloureuse alternative de choisir entre vous et mon devoir. De grâce, retirez les dures paroles que vous venez de prononcer ; jamais je n'ai senti comme aujourd'hui ce qu'il y a de pénible dans mes fonctions. Je ne suis entré depuis peu de temps dans la gendarmerie qu'afin d'être le plus souvent possible près de vous, afin d'habiter le même pays, en attendant que nous ne soyons plus séparés ; eh bien ! si ces fonctions vous répugnent, si ce terrible devoir militaire qui se place entre vous et moi vous épouvante pour l'avenir, dites un mot... et à l'instant même j'enverrai ma démission.

Anna haussa les épaules d'un air dédaigneux. Quentin reprit :

—Au moins, mademoiselle, apprenez-moi comment ce jeune homme excite à ce point votre intérêt, pour quel motif vous mettez tant d'insistance...

—Je pourrais vous répondre, monsieur, que si vous avez réellement pour moi l'affection et le dévouement dont vous m'avez si souvent parlé, il doit vous suffire de savoir que ma mère et moi nous désirons une chose pour que vous nous l'accordiez... Cependant, je veux bien convenir avec vous que

mon intérêt pour ce jeune homme a un motif réel qui excusera sans doute mon insistance.

—Oh ! parlez, de grâce, mademoiselle, dit Quentin on se rapprochant.

XIII

Si je ne me trompe, monsieur, reprit Anna, ce qui a surtout excité la sévérité de mon père, et par suite la vôtre, c'est le silence absolu de M. Léon sur la cause de son séjour ici et sur ses démarches précédentes, vous n'avez pas songé qu'on pouvait trouver à ces allées et ces venues, sans doute un peu singulières, une explication fort simple...

Anna s'arrêta avec embarras et rougit.

—Et cette explication...

—Mon Dieu ! reprit Anna, il n'est peut-être pas très-convenable, quo j'aie fait certaines observations ; je le sens, mais les circonstances sont assez graves pour que je sorte de la réserve ordinaire, et je suis surprise que, ni mon père ni vous, n'avez songé que... une passion subite était peut-être la seule cause des actions mystérieuses qui ont tant excité de soupçons.

—Une passion subite, dites-vous ? En effet, cette idée....

—Je me trompe peut-être, mais il faut prévoir toutes les possibilités avant d'arriver à celle d'un crime. Ne serait-il pas possible donc, qu'après s'être arrêté un jour en passant, lui, voyageur et curieux, devant la porte de la cour, il n'ait aperçu, par hasard, une jeune fille qu'il ne cherchait pas et qu'il ne connaissait pas ; que cette jeune fille ait produit sur lui quelque impression, et que, depuis ce jour, le voyageur se soit fixé dans le pays et ait cherché à revoir la personne dont la vue l'avait frappé ? Ne serait-il pas possible que plus tard, se trouvant sous le poids d'une accusation terrible, il n'ait pas voulu, par délicatesse, mêler le nom de la personne en question aux infamants débats d'un procès criminel....

—Quoi ! mademoiselle, ce jeune homme aurait-il osé vous aimer, et....

—Quel que soit l'amour-propre que suppose un tel aveu, monsieur Quentin, j'ai des raisons de le croire. Aujourd'hui, pour la première fois, je lui ai adressé la parole ; mais pendant huit jours je ne pouvais faire un pas hors de la maison sans rencontrer son regard doux et mélancolique fixé sur moi. Quand il s'est présenté ici ce matin, il était ému et tremblant. Tous ces signes sont peut-être trompeurs ; mais je ne saurais expliquer sa conduite et ses paroles sans quelque motif secret de cette nature. Or, vous comprenez, monsieur Quentin, quel regret j'aurais toute ma vie, si le moment d'attention que ce jeune homme m'a accordé et sa délicatesse à ne pas prononcer mon nom, parce qu'il sait peut-être que je suis promise à un autre, venaient à le compromettre gravement.

Quentin resta quelques minutes rêveur, les confidences d'Anna avaient fait sur lui une grande impression, mais différente de celle qu'attendait sans doute mademoiselle Van Baert.

—Que ce jeune homme vous aime, mademoiselle, reprit-il, je me l'explique sans peine ; mais que vous-même insistiez avec tant de chaleur... je pourrais supposer...

—Je vous devine, monsieur ; mais ma compassion pour cet inconnu n'est pas de nature à donner de l'ombrage à l'époux que je me choisirai plus tard, quel qu'il soit. Ce jeune homme, après s'être justifié toutefois de l'accusation qui pèse sur lui, ne pourrait jamais trouver en moi qu'une amie.

En ce moment, la voix de madame Van Baert se fit entendre dans la chambre voisine. La vieille servante, qui s'était endormie pendant cette conversation, s'éveilla en sursaut et entra chez sa maîtresse. Anna se leva aussi et dit d'un ton ferme :

—Eh bien, monsieur, ai-je votre parole ? Me promettez-vous de rendre la liberté à M. Léon ?

—Mademoiselle, songez qu'il y va de mon honneur ! Je serai destitué, déshonoré... Pourquoi ne pas vous adresser à